

PATER NOSTER

*Pater noster... Eclairé par la flamme
De deux flambeaux par le prêtre bénits,
L'oratoire où la foi m'entra dans l'âme
Était bien simple et des plus dégarnis.
C'était chez nous la chambre innocente
Des souvenirs gardés jalousement :
Les éperons, le lourd casque et l'épée
De notre chef mort glorieusement.*

*Sur le mur gris l'ombre du Christ s'éclince,
Les bras tendus, percé d'un coup mortel ;
Penché vers nous, on dirait qu'en silence
Il pleure aussi du haut de son autel.
Et je croyais : Derrière cette planche
Le bon Dieu vit dans un vase en métal ;
Et la Madone en plâtre, douce et blanche,
Me tend les mains de sur son piédestal.*

*Pater noster... Aux heures d'agonie,
Lorsque mon cœur saignait aussi fendu,
Pendant longtemps ma foi s'est rejuvenie
Devant le Christ tout amour, suspendu :
Je revois dans la clarté tremblante
Des deux flambeaux que ma mère allumait,
Sa face sainte, insultée et sanglante,
Et je l'aimais comme elle aussi l'aimait.*

*Puis dans mon âme entra le doute sombre,
Je ne crus plus ; je n'aimai plus ; le bien
Devint un mot dont quelque fou s'encombre,
Le mal un dieu qui ne respecte rien.
Ce dieu mauvais m'avait tué mon père,
Et fut la proie innocente des forts ;
Où resté-t-il lorsque je désespère ?
Seconda-t-il jamais mes vains efforts ?*

*Pater noster... Oh ! que Dieu me pardonne
D'avoir erré quand j'eus laissé sa main.
Pater noster... Celui qui t'abandonne
Se blesse à tous les cailloux du chemin.
Pater noster... Mots d'espoir que ma mère,
Douce chrétienne, en mourant exhalait.
Pater noster... Que sur ma lèvre amère
Mon fils vous goûte avec son premier lait !*

Jules Janot

AMOUR ET PATRIE

(Episode de 1837)

PROLOGUE

Malgré l'antipathie toujours croissante qui, en 1836, existait au Canada entre les deux races française et anglaise, quelques familles étrangères aux soucis de la politique ne voulaient pas briser encore les liens de sympathie qui les unissaient. De ce nombre étaient les familles Benoît et Colson, toutes deux résidant à Saint-Denis, comté de Richelieu.

M. Benoît, ancien marchand de Montréal, possédait une fortune considérable dont il consacrait la majeure partie à l'aumône et à d'autres bonnes œuvres. Sa maison était le refuge des pauvres qui jamais ne frappaient en vain à sa porte. Il n'avait qu'une jeune fille qui n'était connue à Saint-Denis que sous le nom bien mérité de l'Ange de Saint-Denis.

Douée d'une grande beauté, ses traits purs et calmes attestaient la bonté de son caractère. Elle portait empreints sur la figure les deux cachets de l'innocence et de l'intelligence. Aussi était-elle partout aimée et respectée, et sa mère était jalouse de posséder un tel trésor.

La famille Colson se composait de M. et Mme Colson et d'un fils unique, lieutenant dans un régiment anglais, stationné à Montréal.

Ces deux familles, voisines l'une de l'autre, étaient unies par les liens de l'amitié la plus sincère. On vivait dans la plus grande intimité, on se quittait rarement et chaque soir on faisait ensemble le *reversi*.

À l'exemple des parents, les deux enfants s'aimaient comme s'aiment un frère et une sœur. Ils passaient les journées l'un près de l'autre, et déjà le cancan traditionnel des commères assurait leur mariage. C'était chaque jour de longues promenades dans la

campagne ; ils ne s'arrêtaient que lorsque la fatigue les y forçait, et s'asseyaient alors, ils causaient jusqu'à ce que le soleil couchant vint leur dire qu'il était temps de retourner au logis. Les parents voyaient d'un bon œil cette amitié enfantine, et ils ne leur accordaient que la vigilance dont on entoure ordinairement deux enfants de la même famille. Mme Benoît connaissait trop la loyauté des Colson pour douter un seul instant qu'Albert pût abuser de sa confiance.

Un soir du mois de juin, on fêta Mme Benoît, il n'y avait que quelques invités, et inutile de dire que la famille Colson était du nombre.

Albert décida de profiter de cette occasion pour ouvrir son cœur à celle qu'il aimait depuis si longtemps en silence. Tout se passa gaiement pendant le dîner, qui était splendide. Au sortir de table, Albert proposa une promenade à Léa, qui accepta avec son empressement ordinaire. Tous deux partirent et se dirigèrent vers un joli bocage, à peu de distance de la maison. Lorsque la fatigue se fit sentir, on s'assit comme d'habitude et tous deux gardèrent le silence pendant quelques moments. Albert sentait battre son cœur, mais il n'osait le laisser parler.

— Mais qu'as-tu donc, Albert ? dit tout-à-coup Léa, fatiguée de ce silence inusité ; tu parais triste, t'aurais-tu causé involontairement quelque peine ?

— Non, reprit Albert, d'une voix à demi tremblante. Mais c'est que, vois-tu, j'ai à te parler sérieusement. Je ne puis plus le cacher, Léa, et, te l'avouerai-je, cette idée m'effraie, j'ai peur, je tremble que cet aveu détruise, ou du moins refroidisse cette douce et heureuse intimité qui, jusqu'ici, a existé entre nous.

— Que veux-tu donc dire, demanda la jeune fille, à demi souriante. Tes paroles m'intriguent et excitent ma curiosité. Hâte-toi de m'expliquer ce mystère.

— Eh bien, oui, chère sœur, je veux tout dire, ou mieux encore, je laisserai parler mon cœur. Que veux-tu, l'indiscret, il ne veut plus se taire.

— Mais qu'est-ce donc, dis donc vite ?

— C'est que, jusqu'à ce moment, on s'est aimés d'un amour fraternel, d'une amitié sincère et dévouée, n'est-ce pas ?

— Tu le sais mieux que moi, Albert...

— Oui, mais moi je ne t'aime plus ainsi...

— Que dis-tu ? reprit la jeune fille d'une voix inquiète.

— Je dis que je t'aime d'amour et que mon seul rêve au monde est de te voir partager cet amour...

— Ne nous aimons-nous donc pas d'amour, que faire de plus, dis-le-moi, Albert ?

— Je veux aimer, Léa, mais avec l'espérance...

— Eh quoi ?

— Eh ! avec l'espérance qu'un jour tu consentiras à devenir la compagne de ma vie, que tu consentiras à porter ce nom qui est le mien.

— Oui, cher frère, je t'aime et je veux t'aimer comme tu le veux. Penses-tu que je puisse aimer un autre que toi ?

— Merci, chère sœur, tes paroles me rassurent, mais, qui sait, peut-être un jour regretteras-tu de m'avoir donné ton amour ?

— Jamais, Albert, non, je jure que jamais un autre n'aura cet amour que je ne donne qu'à toi seul.

— Et moi aussi, je le jure, dit Albert...

Un rayon de soleil, s'infiltrant à travers l'épais feuillage, vint éclairer la figure d'Albert au moment où il levait la main au ciel, comme si le ciel eût voulu lui faire voir qu'il avait entendu son serment.

Tous deux reprirent le chemin du toit paternel, car il commençait déjà à se faire tard. Dès que Léa entra, sa mère, d'un coup-d'œil, scruta les plis les plus cachés de son cœur. Dès que les invités furent partis, elle l'interrogea, et l'enfant lui confia tout. Elle ne l'en blâma pas, mais elle lui recommanda la prudence et d'être ce qu'elle avait toujours été jusqu'alors.

I

APRÈS LE CALME, LA TEMPÊTE

Albert et Léa s'étaient compris, leur amour alla s'augmentant chaque jour. Tout semblait les favoriser ; il y avait dans la conduite des parents un accord tacite

qui semblait encourager cet amour né d'hier. Léa entrevoyait l'avenir avec confiance, elle berçait sa jeune imagination de mille rêves de bonheur. Elle ignorait, dans son inexpérience de jeune fille, les déceptions de la vie, que le bonheur n'est qu'une poussière qu'emporte le moindre vent. Endormie dans le bonheur d'une joyeuse enfance, elle ne s'attendait pas à l'affreux réveil de la déception. Tout allait pour le mieux, on ne songeait qu'au bonheur, lorsque le ciel se couvrit tout-à-coup d'épais nuages.

Mme Benoît qui, jusqu'ici, avait joui d'une bonne santé fut subitement frappée d'une maladie de cœur dont elle mourut. M. Benoît, qui aimait sincèrement sa femme, ne put se faire à l'isolement où le plongea cette perte.

Un jour, plus triste que d'habitude, il annonça à Léa qu'il se proposait de retourner à Montréal, où elle irait au couvent.

— Mais, il faudra donc me séparer de vous, s'écria la jeune fille.

— Oui, mon enfant, il le faut, je ne puis plus vivre en cette maison ; sa vue me tue... puis, sa voix s'altéra et il fondit en larmes.

La jeune fille se jeta au cou de son père en disant

— Soit, mon père, demain je serai prête.

Les préparatifs se firent dès le lendemain. Albert vint voir Léa qui lui annonça cette nouvelle. En entendant cette décision, Albert resta atterré. M. Benoît lui pressa la main en disant : — Je comprends votre chagrin, Albert, mais consolez-vous, j'espère qu'un jour je saurai vous prouver, mieux qu'aujourd'hui, que j'ai su apprécier vos nobles qualités.

— Je ferai en sorte de me montrer digne de votre confiance, répondit Albert, d'une voix émue.

Puis donnant la main à Léa, il sortit, emportant du moins les paroles de M. Benoît pour le consoler.

Le lendemain, M. Benoît se rendit à Montréal et Léa entra au couvent de Saint-Charles.

Dès son arrivée, M. Benoît se livra de nouveau au commerce, par distraction plutôt que par amour du gain.

N'obtenant qu'un demi succès, il se mêla activement de politique. C'était au temps où commençait à pétiller les premiers feux de la Révolution.

M. Benoît, qui aimait son pays, se jeta aveuglément dans les conspirations qui partout prenaient des proportions alarmantes.

Trouvant là ce qu'il fallait pour tranquilliser son chagrin, il se montra un des patriotes les plus zélés. Ses discours, dictés par le vrai patriotisme, lui valurent l'admiration de ses concitoyens, tous jaloux de défendre leurs droits contre l'oppression de l'étranger.

Le 6 novembre, une émeute, qui éclata à Montréal, fut le signal de la lutte.

Tous les Canadiens se soulevèrent à la fois. Le gouverneur donna ordre aux troupes de se tenir prêtes, et Albert Colson dut rejoindre son régiment à Montréal. Le souvenir de Léa ne le laissait pas un seul moment. S'il rencontrait une jeune fille, il se représentait aussitôt sa fiancée séparée de lui par les grilles du cloître. Maintenant qu'il était au devoir, il remerciait le ciel d'avoir su cacher un si précieux trésor dans un de ces refuges impénétrables aux regards indiscrets des mortels. Ni la crainte, ni la jalousie ne pouvait du moins entrer en son cœur.

Il espérait que les troubles seraient de courte durée et que le calme se ferait bientôt. Douce erreur avec laquelle il endormait son jeune cœur, mais qui, cependant, fut de courte durée. Au lieu de diminuer, les troubles ne firent qu'augmenter.

Le discours de Papineau, à Stanstead, souleva tous les Canadiens des Cantons de l'Est. On se leva comme un seul homme au cri de : " l'Indépendance ! Vive Papineau ! "

Le grand orateur regretta un instant d'avoir été aussi loin, mais il était trop tard, le coup décisif était porté.

Ce fut à Saint-Denis que se livra la première bataille. Les Canadiens patriotes, commandés par le Dr Nelson, élevèrent partout des barricades ; ils étaient à peu près huit cents hommes, dont cent à peine avaient des fusils, les autres n'ayant que des faux, des